

LE
QUOTIDIEN
THE ART DAILY NEWS
D'ART
WEEK-END

Votre abonnement annuel
pour

19 € / mois
pendant 12 mois



NUMÉRO 683 / VENDREDI 3 OCTOBRE 2014

*ENTRETIEN AVEC JOSÉ MANUEL
GONÇALVÈS, COMMISSAIRE
DE LA NUIT BLANCHE 2014*

p.6

* p.8 LA VILLA KUJOYAMA
MISE SUR LES MÉTIERS D'ART

* p.11 LAURENT LE BON PRÉPARE
LA RÉOUVERTURE DU MUSÉE PICASSO PARIS

* p.10 LA KUNSTKAMMER
DE FRANÇOIS ANTONOVICH CHEZ CHRISTIE'S

WWW.LEQUOTIDIENDELART.COM

2 euros

Drouot fête la Nuit blanche avec Ange Leccia

L'hôtel Drouot (www.drouot.com) participe pour la première fois à la Nuit blanche (lire page 6). Samedi, les salles resteront accessibles jusqu'à 2 heures du matin. Pour l'occasion, ses responsables ont commissionné une œuvre à l'artiste Ange Leccia, qui a reçu carte blanche pour intervenir dans les lieux. Une grande vidéo sera projetée à l'extérieur du bâtiment, une autre étant proposée dans une des salles. Pour passer de l'extérieur à l'intérieur, une bande-son accompagnera le visiteur. L'artiste s'est inspiré « des images de [sa] mythologie personnelle », confie-t-il. « J'aime faire se rencontrer l'art contemporain dans un lieu pas forcément dédié. Ce qui m'a intéressé à Drouot, c'est l'autre vie des œuvres. J'ai été agréablement surpris par le public, très connaisseur, poursuit-il. Drouot est un très beau baromètre de l'histoire de l'art, avec des gros prix mais aussi des pièces qui tombent aux oubliettes. J'aime cette idée de boucle. Un jour peut-être mes œuvres passeront en vente ici... ».

www.drouot.fr

Les Parisiens ajoutent neuf projets au budget de la Ville de Paris

Le vote du budget participatif 2015 de la Ville de Paris, qui s'est achevé hier, a permis de déterminer les neuf projets que la Ville réalisera en 2015. Arrivés en tête du vote des Parisiens, ils seront réalisés grâce à une enveloppe de 20 millions d'euros qui sera intégrée au budget de la Ville de Paris, voté lors du Conseil de Paris au mois de décembre prochain. Ces chantiers concernent la végétalisation d'une quarantaine de pignons aveugles (2 millions d'euros) ; la rénovation des 33 kiosques à musique parisiens (3,7 millions d'euros) ; la réhabilitation artistique et paysagère du périphérique parisien (1,5 million d'euros) ou encore la création ou la restauration de quatre projets d'art contemporain dans la rue (3 millions d'euros). Ce dernier point concerne la restauration des murs de la place Fréhel (20^e arrondissement), qui accueillent des œuvres de Ben, Jean Le Gac et Marie Bourget, et le Skate Park de l'artiste autrichien Peter Kogler (13^e arrondissement). Il s'agit aussi de pérenniser une œuvre créée dans le cadre de la Nuit blanche, et de mener à bien une commande artistique à la résidence des Saint-Simoniens (20^e arrondissement). En revanche, le projet de plateforme Internet collaborative réunissant les quatorze musées de la ville n'a pas eu les faveurs des votants, et n'a pas été retenu. S'il ne sera pas réalisé dans le cadre du budget participatif 2014, la mairie nous a confirmé qu'il n'est pas abandonné pour autant et pourra trouver sa concrétisation dans un autre cadre.

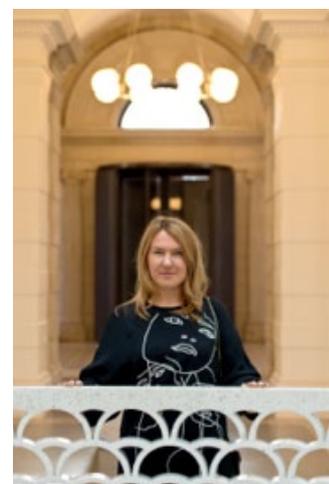
Frank Gehry signe un musée au Panama

Premier édifice signé par l'architecte Frank Gehry en Amérique latine, le musée de la biodiversité a été inauguré le 30 septembre dans une ancienne zone militaire américaine à l'entrée du canal de Panama. Sur 13 000 m², de larges escaliers de béton, sous des toits chamarrés, conduisent à l'atrium de l'édifice constitué de blocs géométriques superposés apportés d'Asie, d'Europe et d'Amérique. « La biodiversité et sa protection, et comment le Panama a provoqué un changement climatique de grande envergure qui a pesé sur l'évolution, y compris de l'Homme, constituent le principal message du biomusée », a déclaré Victor Cucalon, directeur de l'institution. Par cette architecture, Frank Gehry a voulu insister sur l'importance de l'apparition de l'isthme du Panama il y a trois millions d'années, qui a coupé l'océan en deux et modifié les courants, provoquant des changements climatiques ayant conduit au réchauffement de l'Afrique.

Inna Bazhenova rachète « The Art Newspaper »

Depuis 2013 éditrice de la version russe de *The Art Newspaper*, la mathématicienne, ingénieure, collectionneuse et fondatrice de la fondation culturelle In Artibus, Inna Bazhenova s'est portée acquéreur de *The Art Newspaper*, a-t-elle annoncé hier à la Tate à Londres. Elle entend accélérer la présence et le développement du titre sur le web. « C'est une chance inouïe de devenir propriétaire de *The Art Newspaper*.

La qualité des papiers et l'érudition de leurs auteurs sont en tout point remarquables, et la diversité des actualités artistiques internationales traitées par le journal est essentielle à notre horizon culturel. Quand j'ai commencé à collectionner, j'ai réalisé à quel point c'était un journal incontournable. *The Art Newspaper* préservera une indépendance éditoriale totale aussi longtemps que j'en serai propriétaire. Mon ambition est d'investir pour lui permettre de rester ce titre de référence pour tous les professionnels et les amateurs d'art », a déclaré la nouvelle propriétaire. *The Art Newspaper* est actuellement diffusé à 23 000 exemplaires tous les mois.



Inna Bazhenov. © Photo D. R.

D
Drouot

**PREMIÈRE
NUIT BLANCHE
À DROUOT**

ANGE LECCIA

B A

E

MAIRIE DE PARIS

DROUOT

9, rue Drouot 75009 Paris | +33 (0)1 48 00 20 20 | www.drouot.com

« RENDRE COMPTE DES QUESTIONS À L'ŒUVRE DANS LE CHAMP DE L'ART »

JOSÉ MANUEL GONÇALVÈS, COMMISSAIRE DE LA NUIT BLANCHE

Directeur du Centquatre-Paris, José Manuel Gonçalves est commissaire de la Nuit blanche 2014 qui se tient demain soir, samedi 4 octobre. Il a conçu cette édition comme un GRA, circuit de grande randonnée artistique concentré sur la rive gauche, à Paris. Plus de 33 pièces sur 44 sont des productions spécifiques.

R. A. Pourquoi avez-vous choisi ce focus sur la rive gauche ?

J. M. G. Je voulais reprendre ce qu'était la Nuit blanche à l'origine, c'est-à-dire une double découverte d'artistes et d'un Paris méconnu, découvrir des lieux et quartiers où l'on va moins. Je suis passé par-dessus quelques palissades, j'ai ouvert des portes. D'emblée, je voulais éviter les grandes files d'attente et les frustrations. Qu'il y ait des frustrations artistiques, c'est inévitable, mais d'accès, ce n'est pas possible. Il fallait qu'il y ait des grands lieux intérieurs comme les voies fermées de la nouvelle gare d'Austerlitz où intervient Pablo Valbuena, des lieux mixant intérieur-extérieur et des interventions extérieures.

R. A. Pourquoi avoir choisi de mettre autant l'accent sur le street art ?

J. M. G. Il y a un tiers de street art seulement. On a l'impression qu'il y en a beaucoup parce qu'il y en a peu eu par le passé. Il faut s'habituer au mélange. Ce n'est d'ailleurs pas le mot, je crée plutôt des proximités, des assemblages. On ne peut pas regarder le monde de l'art sans créer des passerelles avec d'autres champs.

R. A. Certes, mais le choix du street art n'est-il pas populiste, pire, racoleur ?

J. M. G. Non, je ne crois pas qu'un genre artistique fasse venir telle population plutôt que telle autre. Le street art est un phénomène qui existe dans l'espace public. C'est comme si on disait il y a dix ans que les expositions étaient racoleuses parce qu'elles intégraient de l'art contemporain. La FIAC est-elle racoleuse parce qu'elle a du succès, parce que c'est « grand public » ? Ma responsabilité en tant que directeur artistique, c'est de rendre compte des questions à l'œuvre dans le champ de l'art et de la société. J'aime la question du paradoxe. Cela aurait été plus violent de nier le street art que de le confronter à l'art contemporain. Je n'aime pas être dans une position de repli. J'aurais pu faire une exposition de street art à la Halle Freyssinet, avec des œuvres comme on les voit de plus en plus dans les galeries. Ce n'est pas mon but. Le street art, je le remets dans la rue. On a fait une sélection en montrant un ensemble de techniques, notamment de collages avec Swoon. À l'hôpital Necker, Vhils propose un bas-relief qui sera pérenne.

R. A. Vous lancez le mot pérenne. Le gros problème de la



José-Manuel Gonçalves. Photo : D. R.

Nuit blanche, c'est bien sa durée limitée qui frustre les visiteurs. Bruno Julliard, premier adjoint au maire, chargé de la culture, nous avait déclaré vouloir y remédier (lire *Le Quotidien de l'Art* du 20 mars 2014). Les œuvres vont-elles un jour prendre racine au-delà de l'événement ?

J. M. G. De quelle pérennité parle-t-on ? Celle des œuvres ou celle du public face aux œuvres ? La Nuit blanche a participé à rapprocher l'art contemporain du public. Cela a permis de décomplexer et décontracter le rapport à l'œuvre. L'enjeu, ce n'est pas juste de laisser des œuvres au-delà d'une nuit comme signe du bon usage de l'argent public. Il faut créer des œuvres qui restent mais qui peuvent aussi se compléter. Sur la petite ceinture, de Georges-Brassens au parc André-Citroën, nous sommes plutôt sur des performances, mais celles-ci interrogent l'espace. La dimension performative va amener d'autres usages de cette ceinture. Par ailleurs, c'est la plus grosse Nuit blanche en matière de production, et ces œuvres pourront tourner ailleurs.

R. A. Oui, mais on le sait, les œuvres sont difficilement réactivables ailleurs.

J. M. G. Oui, vous avez raison. Mais certaines pourront aller ailleurs comme celle conçue par Hicham Berrada. Cette œuvre va rester sur place jusqu'à la FIAC. D'ailleurs, durant la foire, il y a un parcours Nuit blanche *SUITE DU TEXTE P. 7*

ENTRETIEN AVEC JOSÉ MANUEL GONÇALVÈS

PAGE
07

SUITE DE LA PAGE 6 pour voir une douzaine d'œuvres qui sont prolongées jusqu'à cette date. Après la FIAC, une dizaine de ces pièces vont rester, comme celles de Vhils, François Morellet et des frères Chapuisat à l'hôpital Necker ou du Groupe Atlas sur un pignon rue du Chevaleret. La présence de cette pièce a été discutée avec les copropriétaires de l'immeuble. J'ai l'ambition que la pérennité soit le déclencheur de processus sur le terrain. La question du temps est importante et c'est la raison pour laquelle on m'a demandé de m'occuper aussi de la Nuit blanche 2015.

R. A. En installant Vhils à l'hôpital Necker, aviez-vous en tête la présence d'une fresque de Keith Haring dans ce même lieu ?

J. M. G. Oui, la fresque de Keith Haring date de 1987, l'année de naissance de Vhils. Il y a des petites choses qui créent des liens.

R. A. L'édition 2015 de la Nuit blanche offrira-t-elle des clins d'œil à celle actuelle ? Car la pérennité passe aussi par le souvenir et le fantôme...

J. M. G. Je ne sais pas. Il y aura en tout cas les mêmes modalités, à savoir des œuvres participatives, interactives et collectives. Un événement sert à signaler des œuvres qu'on oublie et qui sont dans l'espace public.

R. A. Skulptur Projekte Münster le fait.

J. M. G. Exactement. On réactivera certainement des choses à



Chloé Moglia. © Monserrat Moglia.

Necker. Mais je ne vais pas m'obliger à rester dans ce quartier. Nous allons aller dans d'autres endroits.

R. A. Vous évoquez tout à l'heure des discussions avec la société civile. Est-il envisagé qu'un jour la Nuit blanche se dote de quelque chose de semblable au programme « Veduta » de la Biennale de Lyon qui permet à des particuliers d'avoir une œuvre à domicile pendant la durée de l'événement ?

J. M. G. Pourquoi pas. Je n'ai pas de frein. Et je ne pense pas que les élus en aient davantage. ■ 

PROPOS RECUEILLIS PAR ROXANA AZIMI

NUIT BLANCHE 2014, samedi 4 octobre, divers lieux, Paris,

<http://quefaire.paris.fr/nuitblanche>

PIASA

Arts & Crafts,
d'une collection privée
Pierre Sabatier,
poétique du métal

VENTE : MERCREDI 8 OCTOBRE 2014 À 18H
CONFÉRENCE : JEUDI 2 OCTOBRE 2014 À 18H30

Avec la participation exceptionnelle de Domitille d'Orgeval, auteur du livre « Pierre Sabatier, sculpteur » Miguel Chevalier, artiste Hervé-Armand Bechy, critique d'art spécialiste de l'art public, auteur du livre « Le Mouvement Muraliste aux Etats-Unis »

EXPOSITION

Du vendredi 3 octobre 2014
Au mardi 7 octobre 2014

LIEU

PIASA
118 rue du Faubourg Saint-Honoré
75008 Paris
www.piasa.fr

CONTACT

Cindy Chanthavong
+33 1 45 44 12 71
c.chanthavong@piasa.fr

Koloman Moser (1868-1918)
& J.J. Kohn (éditeur)
Paire de canapés trois places, c. 1901

Pierre Sabatier (1925-2003)
Falaise noire, 1973 (détail)



LA VILLA KUJOYAMA

MISE SUR LES MÉTIERS D'ART

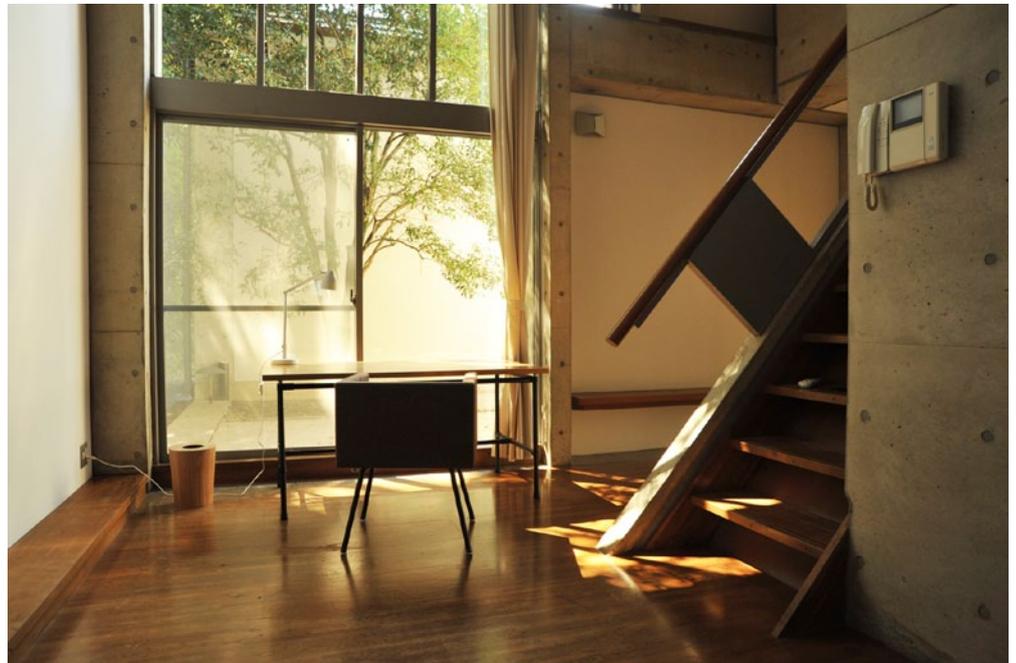
PAR JULIE PORTIER

La Nuit blanche se déroulera aussi à Kyoto, où la Villa Kujoyama célébrera sa réouverture le 4 octobre, après une campagne de travaux de rénovation et une refonte de son organisation.

C'est « une cure de jouvence nécessaire », a noté Xavier Darcos, président de l'Institut français, lors de la conférence de presse de présentation du projet. Et il n'en fallait pas moins, à l'heure où le modèle des résidences de l'Institut français pose lui-même question (lire notre enquête dans *Le Quotidien de l'Art* du 26 septembre 2012).

La nouvelle ère de la Villa Kujoyama, accrochée depuis 1992 à la montagne d'Higashiyama, est présentée comme l'affirmation de son rôle majeur dans les relations culturelles franco-japonaises, se voulant être « un lieu de confluence des pratiques artistiques » de pointe, avec la mise en place d'un « label d'excellence ». Cette renaissance a lieu sous les auspices des puissants mécènes que sont Pierre Bergé, qui a financé la rénovation de l'architecture moderniste de Kunio Kato, et la Fondation Bettencourt Schueller qui, dans la lignée de son action pour le développement des savoir-faire (lire *Le Quotidien de l'Art* du 27 mars 2014), prend en charge les nouveaux programmes de résidences de la Villa Kujoyama tournés vers les métiers d'art. C'est en effet l'aspect majeur de la réorientation stratégique de l'institution, qui compte parmi ses résidents pour l'année 2014-2015 cinq créateurs dans le domaine des métiers d'art contre un ou deux dans les autres disciplines (où l'on note, pour cette saison, l'absence de plasticiens). La sauvegarde et la valorisation des savoir-faire français et japonais, et leur échange dans une perspective d'innovation sont des enjeux honorables et justifiés. Mais faut-il craindre que les arts appliqués (convoités par l'industrie du luxe) ne prennent le pas sur les autres disciplines ou les espaces de recherches et d'expérimentation ?

L'autre nouveauté est la nomination d'une direction franco-japonaise, avec à sa tête l'artiste Christian Merlhiot (basé à Kyoto), anciennement responsable des programmes du Pavillon Neuflyze OBC, laboratoire



Vue de l'intérieur de la Villa Kujoyama, à Kyoto. © Arnaud Rodriguez.

de création du Palais de Tokyo (Paris) dirigé par Ange Leccia, et Sumiko Oé-Gottini (basée à Paris), productrice artistique ayant collaboré avec plusieurs institutions dont le Palais de Tokyo. Cette double tête vise à assurer l'ancrage de la Villa dans les réseaux locaux et internationaux en assurant « l'après », c'est-à-dire la diffusion des productions réalisées pendant la résidence, et « l'avant », par un accompagnement des projets et une évaluation des besoins sur place. Si cette préparation est un facteur indispensable pour optimiser un séjour pendant lequel, d'après les témoignages des anciens résidents, les collaborations avec les acteurs locaux sont longues à mettre en place, la campagne de recherche de partenaires pour accompagner le rayonnement des productions « labellisées Villa », dixit Christian Merlhiot, apparaît encore comme une zone de flou.

En attendant la suite, la soirée inaugurale samedi soir, en présence de Laurent Fabius, ministre des Affaires étrangères et du Développement international, proposera, entre autres, un parcours olfactif et lumineux conçu par José Lévy, une performance du maître ikebana Shuhô et une installation vidéo d'Ange Leccia, réalisée à partir d'images d'archives de la Villa Kujoyama, dont il fut l'un des premiers résidents. ■ [Twitter](#)

www.institutfrancais.com

BIZARRO, UN AUTRE REGARD SUR LES CABINETS DE CURIOSITÉS

PAR ALEXANDRE CROCHET

Sept galeries ou libraires et un hôtel accueillent, rive gauche à Paris, une exposition-concept conçue par la curatrice Sinziana Ravini, destinée à réveiller le désir.

Bizarre, vous avez dit bizarre ? Dans le quartier de Saint-Germain-des-Prés, à Paris, le parcours « Bizarro » explore cette thématique, avec un accent mis cette année sur les cabinets de curiosités et la science du désir. La singularité de cette exposition-vente hors les murs est d'être accompagnée d'un roman rédigé spécialement, *Aphrodisia* (éd. Montgolfier, 149 pages, 10 euros), qui tient également lieu de catalogue puisqu'un certain nombre d'œuvres y sont reproduites. Auteure de l'ouvrage – et du concept – et commissaire de l'exposition, Sinziana Ravini l'a conçu en



Nour Awada, Improvisation #1, 2010, vidéo HD 16/9, (en boucle) 9'38".
© Librairie Alain Brieux.

partant des objets et œuvres, mais aussi des caractères des galeristes, dont le lecteur retrouve le double parfois bien caché dans le livre.

« Pour moi, le collectionneur du cabinet de curiosités est le premier curateur. Pour rassembler le monde dans un petit espace, mettre ensemble des objets aussi variés, il faut être capable d'inventer des histoires, de créer une narration », confie la commissaire. Dans le roman, on suit les aventures d'Aphrodisia, « inspirée par la Peau de Chagrin de Balzac ». Dans le parcours, on retrouve le cabinet de curiosités de façon morcelée.

Une vraie pointe d'art contemporain s'ajoute à l'aventure : 25 artistes étudiants à l'École nationale supérieure des Beaux-Arts toute proche y participent avec des œuvres sur le thème du désir, pour moitié réalisées pour l'occasion. Il faut notamment souligner une vidéo de 2010 de Nour Awada mettant en scène une jeune femme au visage enfermé dans une ampoule géante, présentée à la librairie Alain Brieux. À la galerie Géraldine Banier, est entre autres exposé *Plaisirs et conséquences*, un collage de Guillaume Pelloux (qui fait partie des artistes de la galerie). L'antiquaire Xavier Delesalle présente une figurine féminine en ivoire chinoise servant au médecin qui ne pouvait accéder au corps de sa patiente, tandis que la librairie Frédéric Castaing dévoile un dessin érotique surprenant du réalisateur russe Sergueï Eisenstein. Pour l'amateur, la conséquence du désir est souvent l'achat... ■ 

BIZARRO À SAINT-GERMAIN-DES-PRÉS, jusqu'au 1^{er} novembre, quartier de Saint-Germain-des-Prés, Paris, tél. + 33 1 42 96 36 04, www.bizarroasaintgermain.com

Abonnement annuel

19 € / mois

pendant 12 mois



Toutes nos formules
sur le site dans
la rubrique « Abonnements »



LA KUNSTKAMMER DE FRANÇOIS ANTONOVICH

PAR ALEXANDRE CROCHET

Christie's mettra en vente lundi prochain à Paris une partie de la collection de l'antiquaire François Antonovich, cabinet de curiosités où figurent quelques pièces incontournables.

Parler de fonds d'antiquaire ou même de collection n'est pas toujours au goût du jour. Aux yeux des maisons de ventes, pour évoquer certains collectionneurs-marchands ou marchands-collectionneurs, il est plus chic de désigner par « cabinet de curiosités » la multitude d'objets hétérogènes réunis au fil du temps. Ainsi, chez Christie's, qui doit disperser lundi 160 lots (est. environ 800 000 euros) provenant de François Antonovich. À 80 ans, l'antiquaire parisien cède des dessins, des sculptures, des tableaux, des objets essentiellement des XVII^e et XVIII^e siècles.

« J'ai trois passions : Alexandre le Grand, Cléopâtre et Rodolphe II », confie-t-il. Cet Italien du Caire, qu'il quitte à l'âge de 30 ans pour Paris, a réalisé nombre d'expositions sur ces illustres personnages. De grands musées lui ont acheté des pièces, tel les Staatliche Museen zu Berlin – Preußischer Kulturbesitz, avec un buste en marbre de Cléopâtre. Pourvu d'un œcuménisme façonné dans

les quartiers de la capitale égyptienne, polyglotte et d'une curiosité insatiable, il se montre intarissable d'érudition aussi bien sur l'école maniériste de Prague que sur les sculptures de crucifixions. « Aujourd'hui, il n'y a plus de religion. Mais les crucifixions redeviennent à la mode, entre autres grâce à Marc Fumaroli qui en a donné deux au musée du Louvre qui leur consacre une exposition », raconte-il devant un ensemble de Christ suspendus au mur, dont un modèle en ivoire de Goa en contrapposto, du



Cabinet en partie d'époque Louis XIII, milieu du XVII^e siècle, bois noirci et placage d'ébène, 184 x 99 x 45 cm. Estimée 20 000-30 000 euros. © Christie's.

XVII^e siècle (est. 4 000-6 000 euros). Pour rester en Asie, l'une des pièces importantes de la vente est un coffret en ivoire ajouré du Sri Lanka de la même époque (est. 20 000-30 000 euros).

Comme dans tout cabinet de curiosité qui se respecte, de la collection Pierre Bergé-Yves Saint Laurent



Coupe en noix de coco montée sur cuivre avec cabochons de pierres semi-précieuses, corail et émail, Espagne XVII^e siècle et plus tardif, H. 59 cm. Estimée 30 000-50 000 euros. © Christie's.

aux Noailles, en passant jadis par Rodolphe II ou Charles Quint, l'ensemble comprend des pièces travaillées en cristal de roche, des chopes en argent d'Augsbourg, des ivoires tournés, mais aussi une « monstrance » en argent, cristal de roche et émaux néoRenaissance, travail viennois offrant une scène illustrant *Rebecca au puits*. Ou encore une coupe en noix de coco montée sur cuivre et ornée de cabochons en pierres semi-précieuses, et de corail (est. 30 000-50 000 euros). Comme nous l'indique Lionel Gosset, directeur du département Collections chez Christie's, il s'agit de « 10 % » des collections de François Antonovich. Une suite n'est donc sans doute pas à exclure. ■ 

CHRISTIE'S, lundi 6 octobre, à 14 h 30, 9, avenue Matignon 75008 Paris, tél. 01 40 76 85 85, www.christies.com

« OUVRIR LE MUSÉE PICASSO POUR PROJETER SON IMAGINAIRE »

Dans cette nouvelle rubrique, *Le Quotidien de l'Art* propose de découvrir, semaine après semaine, les dessous de la réouverture du musée national Picasso Paris. Laurent Le Bon, président de l'institution, présente ces préparatifs.

« Le musée national Picasso Paris, c'est d'abord une équipe d'une centaine de personnes. L'un de mes principaux axes depuis trois mois, c'est d'être ensemble, y compris avec la commissaire de l'accrochage, pour que tout soit prêt le 25 octobre pour l'ouverture, qui coïncide avec la date anniversaire de la naissance de Pablo Picasso. Le hasard veut que cela tombe la semaine de l'ouverture de la Fondation Louis-Vuitton pour la création et de l'Hôtel de la Monnaie. Symboliquement, il n'y aura pas beaucoup de moments où la France verra s'inaugurer trois institutions en une semaine. Nous avons ouvert le musée quasi-vidé lors des Journées européennes du patrimoine les 20 et 21 septembre, pour projeter son imaginaire. Quand, le premier visiteur a franchi la porte et que le week-end fini, le 13 000^e est parti, nous nous sommes dit que nous avons fait notre petit chemin. Les gens s'approprient les espaces. La proposition de l'architecte Jean-

François Bodin s'est révélée dans sa clarté, avec cette lumière naturelle très présente. Depuis le mardi 30 septembre, la Pergola a été démontée pour être stockée. Nous avons un projet en accord avec le paysagiste Erik Dhont de créer un jardin plus ambitieux. Nous aimerions faire en sorte que la grille qui nous sépare du square disparaisse, sinon totalement, du

MARION TAMPON LAJARRIETTE, UNE AMOUREUSE DU CINÉMA

PAR EMMANUELLE LEQUEUX

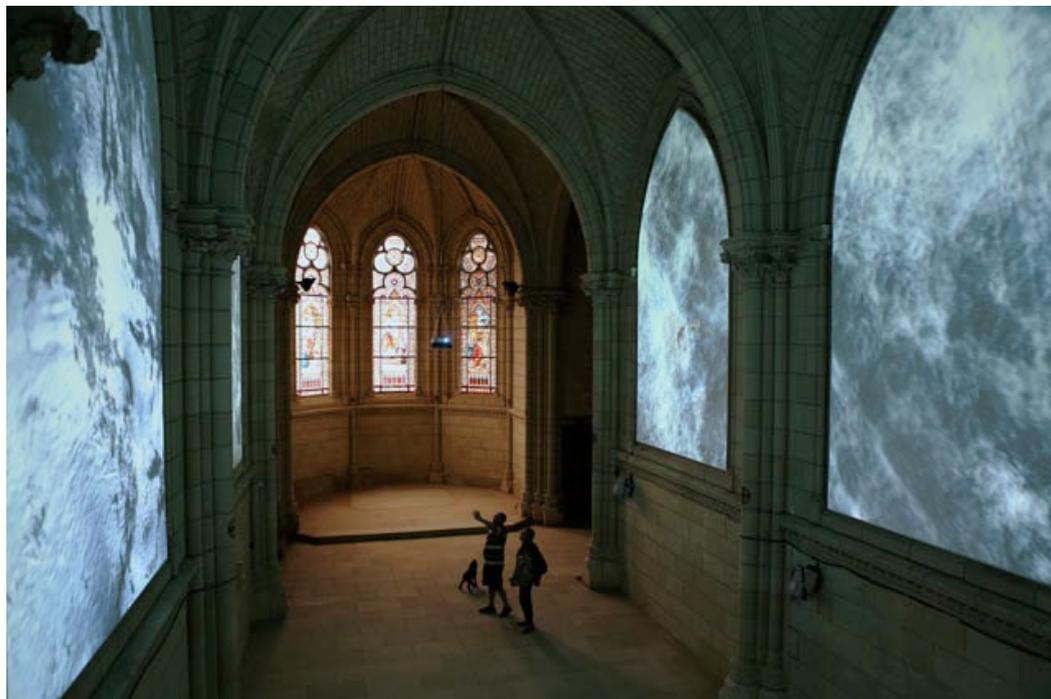
Née en 1982, Marion Tampon Lajarriette a participé au Salon de Montrouge en 2009. Depuis, elle a multiplié les expositions, principalement en France et en Suisse. Elle a obtenu le prix Jean Chevalier en 2014.

C'est en amoureux du cinéma que Marion Tampon Lajarriette s'est fait connaître. Mais pas en cinéophile passive ; plutôt en dévoreuse d'images, en froide reproductrice, en enfant du numérique. Le cinéma, pour elle, n'est pas divertissement, un simple lieu de fascination, mais le moyen

de continuer à produire des images. Une boîte à outils sans fond. Cinéma, au sens large : car tous les registres de l'image intéressent la jeune artiste trentenaire, qui vit entre Paris et Genève. Image fixe ou mouvante, intellectuelle ou superficielle, Bernardo Bertolucci ou Philippe Garrel. De mille manières, vidéo interactive ou *found footage*, l'artiste explore avec une grande singularité une voie encombrée : ou comment ces images hantent, pervertissent, subvertissent ou nourrissent notre rapport au monde réel.

« Il faut imaginer l'artiste comme une fourmi découvrant sous ses pas, sans recul, la surface granuleuse des images, ou alors comme une taupe forant des galeries dans toute leur épaisseur virtuelle, nous éclaire à son sujet Elie During dans un beau texte. Ici, « virtuel » n'indique pas l'horizon d'une puissance de clonage indéfinie, ni la résorption du réel dans son signe, mais les ressources offertes par les franges ou les dessous de l'image, qui sont aussi les zones de communication secrètes de la mémoire ».

Peu importe la vérité originelle de sa matière première toute en flux ; peu lui chaut le scénario, le contexte, le sous-texte. C'est plutôt dans un océan d'abstraction que plonge cette artiste formée à Nice, Lyon et Genève, pour remonter à la surface avec quelques fragments qui oublient leur lieu de naissance, et deviennent autres par son entremise. Au fil de ses œuvres, elle les métamorphose ainsi, les remonte, les recadre, les surimpose. Elle les déroutte, aussi, par sa mise en espace souvent immersive, comme en témoigne son exposition de 2012 à la chapelle Jeanne d'Arc de



Vue de l'exposition « Le Somnambule ou Le Voyage Fantastique » au Centre d'art la Chapelle Jeanne d'Arc à Thouars, France. Photo : D. R.

Thouars (Deux-Sèvres). *Manderlay*, une des pièces qui l'a faite découvrir en 2008 au Printemps de Toulouse, est ainsi créée à partir de quelques photogrammes du *Rebecca* d'Alfred Hitchcock, mais complètement perturbés et mis à distance. C'est le même réalisateur qui l'inspire pour *Caméra 1 Plan 8*, avec son fameux plan-séquence infini de *La Corde*. Mais là encore elle le dépouille de toute chair narrative, le travaille jusqu'à l'os. Tout aussi analytique, elle s'attaque à l'un des mythes du cinéma expérimental, *La Jetée* de Chris Marker. De ce film composé uniquement de photographies-souvenirs, elle se plaît à faire rejouer la scène principale, au cœur du Muséum d'histoire naturelle ; à rendre fixe le mouvant, iridescent le noir et blanc, vivant le passé, et merveilleux l'hommage au maître. C'est aussi par la grâce de Marion Tampon Lajarriette que l'on a pu un jour, telle la Bardot et le Piccoli du *Mépris*, se prendre pour un personnage de Godard, errant dans les paysages cinémascoptes de Capri ; voire se prendre pour la caméra même, en un envoûtant jeu de rôle... ■ 

Marion Tampon Lajarriette est représentée par la galerie Dix9, Paris.

Texte publié dans le cadre du programme de suivi critique des artistes du Salon de Montrouge, avec le soutien de la Ville de Montrouge, du Conseil général des Hauts-de-Seine, du ministère de la Culture et de la Communication et de l'ADAGP.

UNE PERFORMANCE RACISTE ?

PAR CÉDRIC AURELLE

Après une campagne de protestation lancée sur change.org, de nombreux débats puis manifestations de rue, l'installation « vivante » *Exhibit B* qui devait être présentée au Barbican Centre à Londres du 23 au 27 septembre, a été annulée. « *Le Barbican est confronté à des critiques concernant la programmation de l'installation du dramaturge sud-africain blanc Brett Bailey qui met en scène des modèles vivants dont un homme noir détenu en cage et une femme noire à demi-nue portant des fers d'esclave autour du cou. L'institution artistique londonienne défend Exhibit B comme étant une critique des "zoos humains" et des expositions ethnographiques présentant les Africains comme des objets de curiosité scientifique au XIX^e et au début du XX^e siècle* », ainsi que l'explique le *Guardian* (28 août). Le quotidien britannique poursuit sur le sujet en invitant une des performeuses du projet, Stella Odunlami, à dialoguer avec Kehinde Andrews, sociologue et activiste. Pour la première, « *ceux qui s'élèvent contre prétendent que c'est juste une exploitation supplémentaire du récit de la communauté noire qui désacralise la mémoire de nos ancêtres. [Alors que] cela les honore et redonne une humanité à ce qui n'a pas de visage, reconnaissant les siècles d'atrocités sur lesquels l'Europe s'est construite. [...] Cela nous force à examiner les recoins les plus sombres de notre esprit* ». Convaincu que la performance est raciste, son contradicteur lui oppose que « *le corps est un outil extraordinairement puissant en art mais que [le sien] n'est pas sous son contrôle. L'exposition transforme littéralement le corps noir en objet. Une telle réification était au cœur des zoos humains, et sa recreation réintroduit l'exotisme et reproduit le racisme originel* » (27 septembre). Mais pour le *Telegraph*, « *l'art qui présente la transgression du corps noir en vue de raconter une histoire ou défendre un point de vue n'est pas vraiment inhabituel. Steve McQueen dans son film 12 Years a Slave a montré des scènes de flagellation. [Mais au final, l'occasion de voir cette performance nous a été refusée, celle-ci ayant été annulée par l'institution devant les pressions des manifestants]. Le Barbican est hautement responsable de ce fiasco. S'il y avait eu un minimum de diversité au niveau de l'exécutif du Barbican, il aurait anticipé la force de l'émotion [...] que la performance allait susciter. Aussi n'auraient-ils pas seulement "protégé" les acteurs et le personnel [en annulant] mais aussi défendu l'œuvre. [...] Je refuse d'être interdite de voir une œuvre parce*

THE BLOG | Featuring fresh takes and real-time analysis from HuffPost's signature lineup of contributors

Akala | Become a fan
Akala is a MOBO award-winning artist, writer and founder of The Hip-Hop Shakespeare Company

The Human Zoo and the Masturbation of White Guilt

Posted: 15/09/2014 16:05 BST | Updated: 16/09/2014 09:59 BST

2.1k | 574 | 249 | 0 | 14 | 55

Like | Share | Tweet | Print | Email | Comment

So as you have probably heard, an 'artist' named Brett Bailey thinks it is an innovative way to showcase black humans in a mock zoo for the entertainment of 'liberals' at the Barbican Centre. Some people, including the poet Lemn Sissler, mustered all kinds of defenses for the forthcoming exhibition: free speech, expression, promotion of dialogue about serious subjects, blah blah blah. So these reasonings may even appear sound at first glance, until we examine the context of the actual world we live in, not the fairy world of a certain kind of liberal - and their black and brown servants - the same world inhabited by humanitarian imperialisms and post racial posturing.

For those who are unaware, black humans were indeed literally exhibited in zoos, next to chimpanzees and other primates in Europe and America in the late 19th and early 20th Centuries. This is partly the origin of the monkey chants and the skins that are still all too often aimed at black sport figures today. These zoos were part of the western propaganda that justified bringing civilization to Africa, killing 10 million plus in the Congo, practically exterminating the Herero and Nama peoples and installing apartheid regimes in much of southern Africa, which

Is art installation Exhibit B racist?

Following accusations of exploitation and racism, the Barbican decided to close down the live art installation Exhibit B. Were the protests justified?

Stella Odunlami and Kehinde Andrews
The Observer, Saturday 27 September 2014 16:00 BST
Jump to comments (332)



Racism or critique? ... One of the installations in Exhibit B at the Barbican.

Last week, following protests, the Barbican cancelled all further performances of live art installation Exhibit B due to security concerns. Created by South African Brett Bailey, Exhibit B had previously received five-star reviews for its critique of the "human zoos" and ethnographic displays that showed Africans as objects of scientific curiosity through the 19th and early 20th centuries.

Stella Odunlami, artist

que, dans l'opinion de certains, c'est "inapproprié", "incorrect" ou "raciste", des mots qui sont des épouvantails. Je veux penser par moi-même » (10 octobre). Le *News Stateman* cite Nadia Latif, une directrice de théâtre : « *j'ai vu la pièce et je l'ai aimée, en tant que directeur de théâtre et femme noire. [...] Est-ce que les manifestants punissent Brett Bailey pour raconter cette histoire alors qu'il est lui-même un homme blanc ?* » (25 septembre). Akala (écrivain, chanteur et fondateur de The Shakespeare Hip-Hop Company) réplique dans le *Huffington Post* que « *la liberté d'expression, la promotion du dialogue sur des sujets sérieux, sont des raisonnements qui, à première vue, peuvent paraître sensés, jusqu'à ce qu'on les examine dans le contexte du monde dans lequel on vit, non pas le monde féérique d'un certain type de blanc libéral, avec ses serviteurs noirs, mais le même monde habité par l'impérialisme humanitaire et les attitudes post-raciales. [...] Est-ce que les partisans de ce type "d'art" ont une histoire leur permettant de faire cause commune avec les vrais combats contre l'impérialisme raciste euro-américain [...] ou bien préfèrent-ils masturber leur culpabilité en voyant des corps noirs liés, réduits en esclavage, cassés et sans pouvoir ? C'est ce dernier mot, le pouvoir, qui nous conduit carrément au cœur du sujet. Beaucoup auront une impulsion sadique devant les corps noirs inertes, dépossédés de manière si pornographique* » (15 septembre). Mais, s'inquiète *The Independent*, « *ce développement [des interdictions] est alarmant et sinistre. C'est précisément parce que les sujets du présent sont compliqués et qu'ils dépassent la facilité des slogans simplistes et des rengaines ayant la faveur de nos politiciens, qu'il faut les diffuser. Le fait même que l'exposition du Barbican montrait le pire aspect de l'humanité est la raison pour laquelle il fallait la montrer* » (28 septembre). ■